

Le martyre de saint Victor de
Marseille : poème en neuf
chants / F. Estève ; avec
préface de M. l'abbé Henry
Bolo,...

Estève, Ferdinand (1855-1937). Auteur du texte. Le martyre de saint Victor de Marseille : poème en neuf chants / F. Estève ; avec préface de M. l'abbé Henry Bolo,.... 1898.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

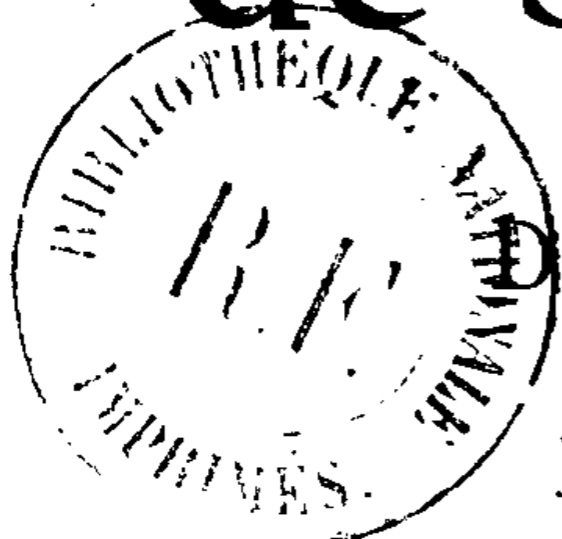
24

Ye
75

13

F. ESTÈVE

Le Martyre de Saint Victor



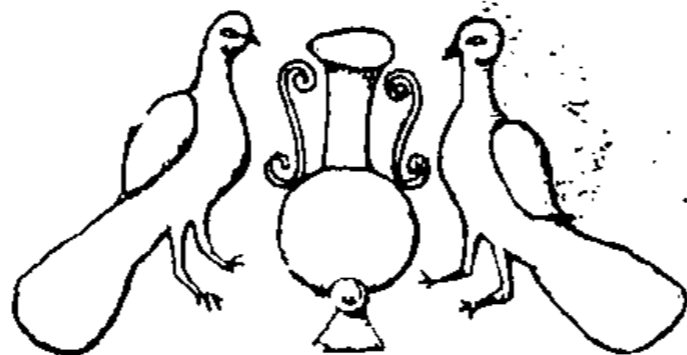
DE MARSEILLE

Poème en neuf chants

AVEC

PRÉFACE DE M. L'ABBÉ HENRY BOLO,

Vicaire général du diocèse de Laval



~~27534~~

MARSEILLE

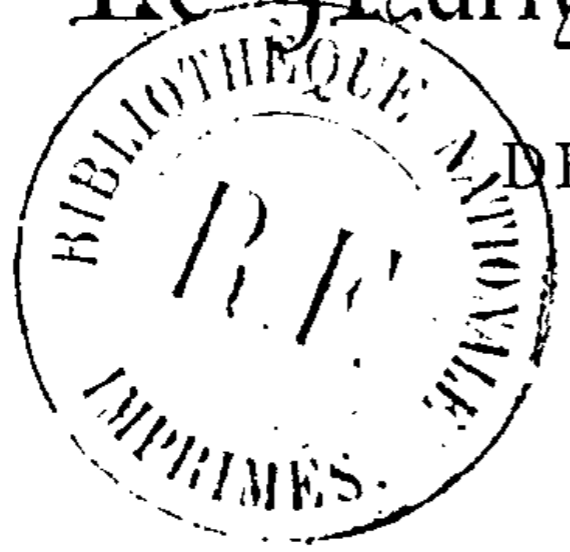
IMPRIMERIE MARSEILLAISE

39, rue Sainte, 39

1898

Prix : 1 franc

Le Martyre de Saint Victor



DE MARSEILLE

~~17534~~

8Ye
4575

DU MÊME AUTEUR :

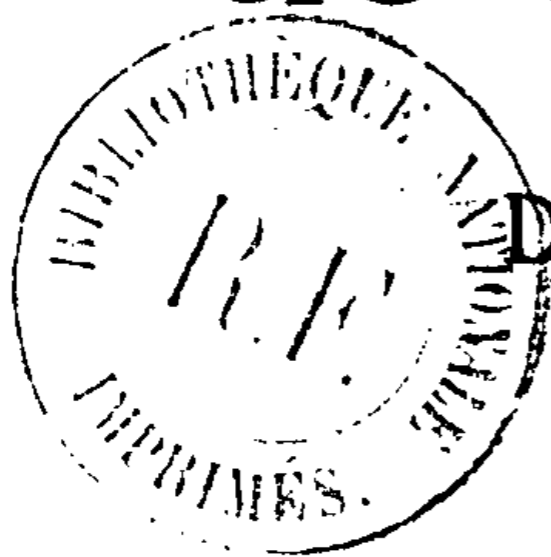
Honneur, drame en trois actes, en vers, et **Devoir**, drame
en un acte ; 1 volume..... 2 fr. 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Mes Soirs d'ivresse, un volume poésies ;
Le Baron de Viteaux, drame en cinq actes, en vers.

F. ESTÈVE

Le Martyre de Saint Victor



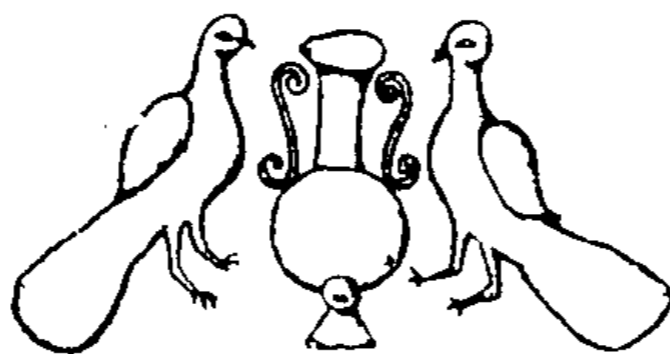
DE MARSEILLE

Poème en neuf chants

AVEC

PRÉFACE DE M. L'ABBÉ HENRY BOLO,

Vicaire général du diocèse de Laval



MARSEILLE

IMPRIMERIE MARSEILLAISE

39, rue Sainte, 39

—
1898

*Il a été tiré de cet ouvrage dix exemplaires numérotés,
sur papier hollande.*



A MONSIEUR L'ABBÉ BÉRENGER

Recteur de l'Eglise de Saint-Victor

C'est à vous, Monsieur le Curé, que j'ai l'honneur de dédier ce poème.

Votre discrète mais très profonde prédilection pour les lettres, vos hautes qualités personnelles d'éruudit, votre situation de Recteur de la paroisse et de l'ancienne abbaye qui s'abritent sous le vocable du saint dont j'ai essayé de chanter le martyr, et encore, les récents et importants travaux de réfection — dus à votre intelligente initiative — du monument historique de Saint-Victor, qui est sous votre garde, tout cela, Monsieur le Curé, m'impose l'agréable devoir de vous offrir la dédicace de ce livre.

Daignez l'accepter, Monsieur le Curé, comme un témoignage de ma vive sympathie et veuillez accueillir ces modestes chants, avec cette aménité souriante, qui est la marque distinctive de votre caractère et qui vous fait aimer les humbles malgré leurs imperfections.

F. E.



Préface

CHER MONSIEUR ET POÈTE,

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, en me demandant quelques lignes d'introduction pour votre belle épopée de Saint Victor.

Vous n'avez pas à être présenté ni recommandé au public. Vous êtes poète, et les poètes forment, en littérature, la plus noble des aristocraties.

On n'a le droit d'étendre la main sur leur front que pour y déposer des couronnes. Tout écrivain, moraliste, littérateur ou philosophe, qui a la bonne fortune de retrouver sa propre pensée frappée en un beau vers, invoque ce vers, comme il invoquerait un oracle. Nous autres, les prosateurs, nous habillons tant bien que mal la Vérité. Vous, les poètes, vous la couvrez de ces perles

et de ces diamants si secourables à la beauté et si puissants sur le cœur des mortels. Ou bien encore, les armes que nous forçons, pour les bons combats, sont lourdes comme nos phrases sans ailes et sans rythme. Vos vers sont, au contraire, des flèches tout empennées d'inspiration, des flèches aiguës en rimes pénétrantes, des flèches qui volent et traversent les horizons de la pensée, comme des rayons de lumière. Nous sommes parfois plus solides ou plus massifs que vous, dans nos argumentations et nos thèses; vous avez pour vous la grâce de l'allure et la beauté des formes. Or, chacun sait combien ici-bas la grâce et la beauté sont choses plus exquisées et plus rares que la force.

Je me serais donc récusé, malgré le plaisir que l'on éprouve toujours à contenter un esprit distingué. Mais le volume que vous donnez aujourd'hui n'est pas seulement un poème, c'est aussi le panégyrique de celui de tous nos saints marseillais que j'appellerais le plus chevaleresque, si vous me permettez cet anachronisme d'expression. Au fait, ceux qui ont lu le merveilleux discours de Bossuet sur saint Victor, comprendront la vérité de mon épithète. La chevalerie, dans son idéal le plus noble, est née, non pas en tel ou tel siècle du Moyen Age, mais le jour où le premier cœur chrétien a battu sous un uniforme de soldat. La chevalerie est la fleur brillante et capiteuse que produit la grâce de Dieu, quand cette grâce tombe sur une terre de vaillance.

Aussi, est-ce par une heureuse idée, par une sublime inspiration, que vous avez entrepris de donner à ce magnifique saint Victor la plus belle auréole qu'il puisse

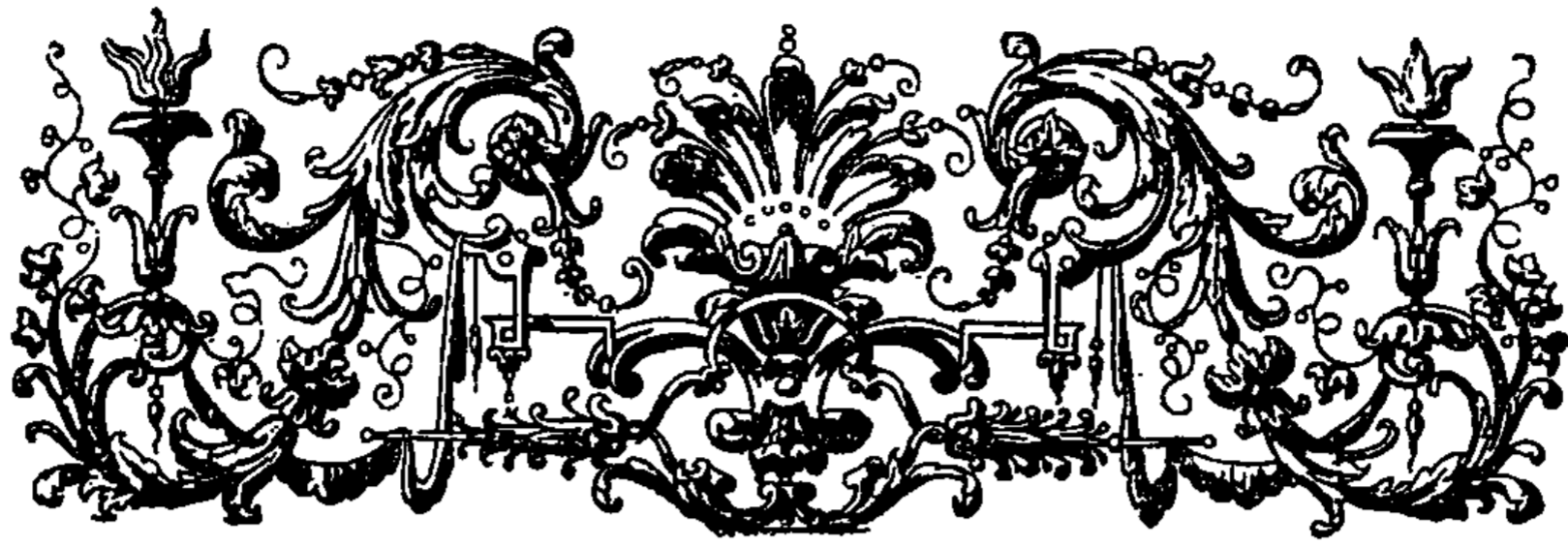
recevoir, après celle de la gloire éternelle, je veux dire : l'auréole de la poésie ! Il semble que rien ne doive manquer à la beauté d'un poème — et tel est le vôtre — où le chœur des muses alterne avec le chœur des vertus, amant alterna camœnæ, un poème dans lequel la foi, l'intrépidité, la grandeur, les tragiques essors du christianisme primitif mêlent, en une sorte de symphonie poétique, tout ce que l'âme humaine et la sainteté chrétienne peuvent faire entendre de plus grandiose et de plus émouvant.

C'est à ce point de vue que je serais heureux de donner au public le signal des applaudissements, pour les honorables et heureux efforts que vous avez bien voulu faire en l'honneur d'un idéal martyr. Tous ceux qui liront la sublime épopée que vous avez mise en vers penseront que si, comme on l'a dit, tout poète est un prêtre, il n'est pas non plus de plus éloquente prédication que la vie des saints traduite dans la langue des dieux.

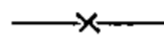
H. BOLO

LAVAL, 17 décembre 1897.





PROLOGUE



LA FOI

Quant la foi, ce rayon qui fait vibrer notre âme,
Se glisse dans nos cœurs, ainsi qu'un trait de flamme ;
Quand du souffle sacré le vol puissant et doux
A fait jaillir l'éclair qui sommeillait en nous,
L'homme transfiguré par ce baiser sublime,
S'élève rayonnant au-dessus de l'abîme,
Et, de frêle roseau perdu dans les bas-fonds,
Devient l'arbre géant qui domine les monts !...
Alors les ouragans, les fiévreuses tempêtes,
Le choc des éléments déchainés sur nos têtes,
Tout ce qui gît en bas, ou qui tonne là-haut ;
La hideuse torture et le sombre cachot,
Le fier ultimatum de César en personne,
La haine qui frémit, la rage qui frissonne,
La brutale puissance unie à la fureur,
Tout le sombre attirail de l'humaine terreur,
Tout cela, moins puissant qu'un souffle de fantôme,
Se heurte vainement ligué contre cet homme
Qui, debout, impassible, imposant comme un roc,
Reçoit avec dédain cet effroyable choc !...

Que cet homme-là soit ouvrier ou poète,
Soldat, prêtre, savant, philosophe ou prophète,
Malgré le monde entier qui s'interposera,
Cuirassé de sa foi, cet homme poursuivra !
Car l'étincelle sainte en son âme rayonne,
Puissance inaltérable et que rien ne bâillonne,
Qui, bouillante d'ardeur, trouve indéfiniment
Dans l'obstacle lui-même un nouvel aliment !
Mais lorsque cette foi procède de Dieu même,
Quelle force indomptable et quelle ardeur extrême
Ce sentiment auguste exerce tour à tour,
Dans son expansion d'espérance et d'amour !...
Liguez-vous contre lui, monarques de la terre,
Césars qui détenez la foudre et le tonnerre,
Vous dont le pas vainqueur, dans mille cas divers,
A fait trembler la terre et frémir l'univers !
Toute votre puissance et votre rage altière,
Vos perfides serments d'une faveur entière,
Et même vos arrêts de mort ne feront pas
Hésiter, reculer ce croyant d'un seul pas !
Eh ! que lui font à lui vos terrestres richesses,
Vos honneurs triomphaux, vos superbes largesses,
Vos plaisirs passagers, indignes à ses yeux,
A lui dont l'âme aspire aux ivresses des cieux ?
A lui dont la vertu, dont l'âme triomphante
S'exaltent du désir que son désir enfante,
Et qui, sous l'étendard sacré du roi des rois,
Préfère à l'univers les tourments de la croix ?...
Eh bien ! pour maîtriser cette ardeur indomptable,
Au sein d'un attirail d'un luxe épouvantable
De cruautés, d'horreurs, ô potentats romains,
Ordonnez qu'on le jette aux lions africains !
Inaugurez pour lui ce cirque despotique
Qui va faire applaudir toute la Rome antique,

Et, souriant et fier, devant le peuple roi,
Cet homme de son sang viendra sceller sa foi!
En vain contre lui seul un univers se ligue!
C'est un torrent fougueux qui domine sa digue,
Qui, vers les océans de l'immortalité,
Roule fiévreusement dans sa sérénité,
Et qui, vertigineux comme un souffle d'orage,
Entraîne quelquefois l'obstacle qui l'outrage!...
Sublime en sa croyance où l'infini des cieux
Étale son ivresse, il a fixé les yeux
Vers ce point flamboyant qui l'exalte et l'attire,
Et, sourd à vos plaisirs, il choisit le martyr!
Peuples, Puissants et rois, si le ciel sur vos pas
Met un jour ce croyant qu'on ne subjugué pas,
Découvrez-vous, humains, ou voilez-vous la face;
C'est bien mieux qu'un héros, c'est un Titan qui passe!....





CHANT I^{er}

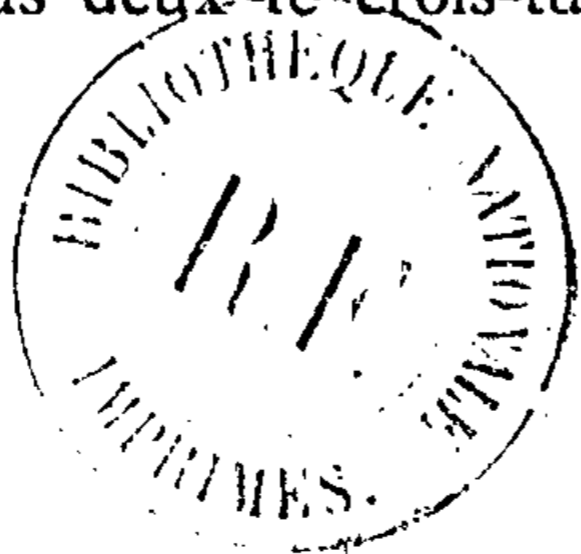
Invocation à la Foi. La nouvelle du massacre de la légion Thébaine, par Maximien, circulait dans Phocée, quand le bruit de l'approche de ce potentat, de la cité phocéenne, vint remplir les chrétiens de terreur. Victor les exhorte à conserver leur foi. Ses discours sont rapportés à l'empereur. Sa comparution devant ce dernier. Il refuse de renier sa foi. Sur l'ordre de Maximien, il est traîné par la ville, pieds et poings liés, et, enfin jeté en prison.

O toi, flambeau du ciel, éternelle lumière,
Toi qui des trois vertus t'imposes la première,
Toi que rien ne subjugue et qu'on nomme la Foi,
Mets ta force en mon âme et tes rayons en moi.
Dans la limpidité de la croyance auguste
Dont tu fais tressaillir l'âme et le cœur du juste,
Retrempe de ma Muse et l'ardeur et l'essor.
De ta noble éloquence ouvre-lui le trésor,
Pour qu'en de doux accords elle inspire à ma lyre
Le récit émouvant d'un glorieux martyr !

.....
La cité phocéenne attendait Maximien.
L'horreur du sang versé, d'un noble sang chrétien,

Précédait ce César et son aigle romaine.
Il circulait ce bruit : « La légion Thébaine,
Dans les champs de la Gaule, à la gloire des dieux,
Vient d'abreuver le sol d'un sang trop odieux ! »
« César a commandé ce sacrifice insigne ! »
Les païens exaltaient cette hécatombe indigne,
Et de chants triomphaux faisaient vibrer l'éther
En l'honneur de César, vengeur de Jupiter.
Cependant les chrétiens répandus dans la ville
Sentaient leur cœur ému d'une angoisse fébrile,
Et tous, épouvantés, glacés par la terreur
Que provoquait en eux le sinistre empereur,
Déjà laissaient mollir et faiblir, dans leur âme,
La foi qui fut l'objet de ce massacre infame.
Un seul, digne du nom qu'on lui donnait, Victor,
Ne craignant que son Dieu, bravant l'impérator,
Dans sa ferme croyance, en dépit des menaces,
Osa de ce tyran affronter les disgrâces,
Et, sublime d'audace et de virilité,
Exhorter les chrétiens à la fidélité.
O rayonnant essor d'un courage héroïque !
Qui donc es-tu, jeune homme, en ta vertu stoïque ?...
Quelle démence exalte, en ton cœur de soldat,
Ta noble résistance aux vœux du potentat ?...
Par quels ressorts secrets, quelle puissance auguste
Oses-tu, calme et fier, braver le flot injuste
Des malédictions qu'un peuple, autour de toi,
Pour plaire à l'empereur, déverse sur ta foi ?...
Vas-tu braver aussi l'effroyable colère
De l'orgueilleux César, vrai suppôt de Tibère ?

Vas-tu, faible roseau, résister au tyran?...
Victor sentait vibrer son âme de titan
Et, bouillonnant du feu que la foi met dans l'âme :
« Chrétiens, répétait-il, honte à l'idole infâme !
Gloire à Dieu ! gloire au Christ ! dont l'amour triomphant
Du haut du Golgotha jaillit avec son sang !
Sang divin, généreux, dont l'ivresse féconde
En dépit des enfers, régénère le monde !
C'est beau que de souffrir pour défendre sa foi !
Dieu l'ordonne, chrétiens ; j'obéis, suivez-moi ! »
Puissant comme le souffle indompté des tempêtes,
Cet éloquent appel faisait courber les têtes,
Si bien que les païens, transportés d'un tel feu,
Doutaient, en l'écoutant, s'il était homme ou dieu !
Cependant ces discours, factieux pour le Maître,
Sont redits à César, exagérés peut-être.
Victor au tribunal de l'empereur romain,
Comme impie et parjure est, dès le lendemain,
Déféré pour répondre à l'altesse païenne
Du crime d'arborer sa croyance chrétienne.
Eh quoi ! faut-il, Seigneur, que l'aberration
Descende, par moments, à l'exécration !
O sombre aveuglement d'un despotisme infâme
Qui s'arroe le droit de régenter une âme,
Et qui veut qu'on exalte, à la face des cieux,
Au lieu du Trois-fois-saint des myrmidons de dieux !...
Maximien courroucé, plein de l'horrible haine
Que venait d'augmenter la légion Thébaine
Par sa noble attitude en face de la mort :
« Insensé, de nous deux-te crois-tu le plus fort ? »



Dit-il, apostrophant le jeune homme impassible.
« Adore Jupiter ! je l'ordonne !... » — « Impossible ! »
Repartit le jeune homme, un éclair dans les yeux.
« Le seul Dieu que j'adore est le maître des cieux,
Le Dieu de l'univers, le créateur des mondes,
Devant qui tous tes dieux, ces imposteurs immondes,
Sont moins qu'un grain de sable ignoré dans les mers
N'est à l'immensité de l'immense univers ! »
Ces mots mettent César dans un état fébrile :
« Que pieds et poings liés et traîné par la ville,
Ce rebelle, dit-il, pour sa honte, à l'instant,
Aille prier ce Dieu qu'il nous exalte tant ! »
— Pour ma gloire plutôt !... le Dieu que tu blasphèmes,
Dit Victor transporté des ivresses suprêmes,
Pourrait, s'il le voulait, foudroyer à la fois,
D'un seul mot, et tes dieux, les peuples et les rois ! »
Cependant des bourreaux la meute obéissante
Sur le noble chrétien se jette frémissante !
Au sein d'une tempête exécrationnable d'horreurs
Qu'augmentent des païens les sinistres fureurs,
Le sublime héros qu'on traite de parjure
Subit tous les tourments des coups et de l'injure !
Tel Jésus, dans Sion, des coupables Hébreux
Eut à subir la rage et les tourments affreux.
Mais telle aussi du saint que sa croyance enflamme
L'ardeur semble à mesure illuminer son âme,
Et, fidèle à ce Dieu que son amour défend,
A son propre calvaire il marche triomphant !...
O païenne Phocée ! ô rivages antiques !
O d'un ciel toujours pur éblouissants portiques !

O paisibles témoins des crimes des humains !
Ne vous voiliez-vous point quand ces tyrans romains,
Sous leur talon de fer, d'une âme autoritaire,
Broyaient le pauvre peuple ainsi qu'un ver de terre,
Et, d'un mépris sanglant souillant sa puberté,
En son âme étouffaient la sainte liberté?...
Sous un torrent d'affronts la multitude vile,
Complice de César, entraîne par la ville,
Apostrophe, injurie au sein de horions
Le jeune homme impassible à ces dérisions.
L'auréole des saints déjà baigne sa face
Qu'illumine un transport, comme un rayon qui passe,
Et tandis qu'en son âme il bénit le Très-Haut,
Voici qu'à ces horreurs succède le cachot,
Réduit sombre exhalant une vapeur humide,
Sorte de noir sépulcre à l'haleine putride,
Où, du tyran flétri d'un opprobre immanent,
La tourbe des bourreaux le pousse en ricanant!
Eh bien ! vaillant martyr des libertés de l'âme,
Héroïque soldat que l'espérance enflamme,
Dans ton âme de brave et ton cœur de titan,
De quel nom nommes-tu cet odieux tyran ?
De quel mépris dois-tu gratifier la foule
Qui, sourde à la valeur, s'avilit et se roule,
Par le pacte honteux de la complicité,
Aux pieds du lâche auteur de cette atrocité ?
Quel noir ressentiment doit animer ton être
Contre ce peuple lâche et digne d'un tel maître !...
O vertu trois fois sainte !... A travers les barreaux
On entendit Victor prier pour ses bourreaux ;

Et, presque agonisant, dans sa douleur profonde,
Implorer la pitié sur cette tourbe immonde !
O noble sentiment que provoque la Foi !
Qu'il est grand de subir ta généreuse loi !
Et qu'il doit être saint, puissant et magnanime.
Le Dieu qui met en nous ce sentiment sublime
Qui, du ressentiment exigeant l'abandon,
Au lieu de la vengeance, ordonne le pardon !...





CHANT II

Tandis qu'un somptueux festin est offert à l'empereur, Victor, dans sa prison, souffre patiemment les injures et les sarcasmes de ses trois gardiens; Longin, Alexandre et Félicien. Jésus-Christ apparaît à Victor. Une lumière divine éclaire le réduit, et les trois gardes du prisonnier, émerveillés et contrits, se convertissent et reçoivent le baptême des mains de Victor.

La nuit, depuis longtemps, de son voile d'ébène
Couvrait paisiblement la cité phocéenne.
Dans la limpidité du profond firmament
Brillaient, s'entrelaçaient, comme amoureusement,
Des célestes rubis les milles jets de flamme.
Mais leurs rayons légers comme le vol d'une âme
Glissant à travers l'ombre avec célérité,
N'atténuaient qu'un peu la sombre obscurité.
L'étoile du zénith marquait la douzième heure.
Cependant de César la joyeuse demeure
Oubliait, dans l'éclat d'un festin somptueux,
Le repos que cette heure indique aux vertueux.
Après la cruauté se déchainait l'orgie.....
De Jupiter tonnant la grotesque effigie,
Ce-soir là, présidait aux monstrueux plaisirs
Du tyran dévoré d'impudiques désirs...

Mais si l'enfer ici soufflait la joie immonde,
Là-bas, dans son cachot et dans sa nuit profonde,
Au sein de la prière étouffant ses sanglots,
Victor laissait couler ses larmes à grands flots.
O transports de la Foi que Dieu seul sait comprendre !
Trois gardiens veillaient à sa porte : Alexandre
Longin et Félicien. Les crimes des puissants,
Seigneur, trouvent toujours de lâches partisans.
Ces trois valets étaient bien dignes de leur maître.
Pour plaire au potentat, eût-il fallu commettre
Le plus noir sacrilège, à la face des cieux,
Qu'ils l'eussent fait, hélas ! sans crainte de leurs dieux.
César aimait en eux ce sentiment servile.
Le vautour se complait dans l'immonde reptile ;
Car tous deux animés du même instinct pervers,
L'un souille les bas-fonds, l'autre salit les airs !
Excités par les feux d'une féroce ivresse
Qu'attisait de César la généreuse adresse,
Dans les libations, reliquats du festin
Dont le maître honorait le trio libertin,
Les trois valets, joignant la fureur à l'outrage,
Accablaient le martyr de leur brutale rage,
Et, faisant succéder le sarcasme aux tourments,
Raillaient de l'Homme-Dieu les divins sacrements.
Ils avaient, ces démons, dans leur ivresse immonde,
Remarqué qu'une injure au Rédempteur du monde
Davantage, en son cœur, faisait souffrir Victor
Que les foudres du peuple et de l'Impérator.....
Dans l'âme des pervers la lâcheté domine.....
.
Soudain, dans le cachot, une clarté divine

S'épand irradiante et sa limpidité,
Reflétant la grandeur de la divinité,
Transforme le réduit en un parvis céleste!...
C'est au sein des rayons que Dieu se manifeste
Et les valets surpris, éblouis à la fois,
Demeurent interdits, épouvantés, sans voix!
Leur souffle de serpent, leur rage de vampire,
Tout le fiel de leur cœur sur leurs lèvres expire,
Et, glacés de terreur, considèrent Victor
Dont le front vient de ceindre une auréole d'or!...
Le jeune homme, plongé dans une extase sainte,
Paraît transfiguré dans cette étroite enceinte,
Et l'éclat de son front, et le feu de ses yeux
Semblent être un reflet de la splendeur des cieux!
Alors on entendit des sphères éternelles
Une voix..... et le vol des heures solennelles,
Et les jours et les nuits; et les ondes des mers,
Et la nature entière, et l'immense univers,
Et les soleils de feu d'où la clarté s'élance
Semblèrent s'abîmer dans un profond silence!...
Et la voix prononça ces mots pleins de saveur :
« C'est moi qui suis le Christ et qui suis le Sauveur ;
C'est moi le fils de l'homme et le bras droit du Père,
O Victor; c'est en moi que le martyr espère!...
Quiconque sait souffrir et mourir pour sa foi
Dans le sein du Très-Haut sera placé par moi ! »
Et l'air soudainement sembla baigner ses ailes
Dans quelque lac céleste; et les moindres parcelles
De l'éther, des rayons s'imprégnèrent soudain
D'une odeur inconnue à l'odorat humain!...

On eût dit qu'il coulait ces fleuves d'ambrosie
Aux bords desquels, au ciel, l'archange s'extasie !
Et la modeste enceinte, éclatant de splendeur,
Nagea dans les parfums, la gloire et la grandeur !..
Alors, du haut des cieux et des confins des mondes,
Des espaces formés d'immensités profondes,
S'éleva grave, immense, imposant, solennel
Le concert des élus adorant l'Eternel !...
Puis le concert finit ; puis revint la pénombre,
Et le cachot reprit son air lugubre et sombre.
Mais les trois gardiens qu'une sainte terreur
Avait soudain tirés de leur païenne erreur,
A genoux sur le sol, passèrent des alarmes
A la contrition qui fit couler leurs larmes,
Et le front dans la boue infecte du cachot,
Du repentir offrant l'holocauste au Très-Haut,
Détestant de leurs dieux les images frivoles,
Délectèrent Victor par ces nobles paroles :
« Le voile de l'erreur qui pesait sur nos yeux,
« Nos aspirations dignes de nos faux dieux,
« La haine qu'attisait notre âme criminelle,
« Nos indignes ardeurs d'une rage cruelle,
« O Victor, tout cela mis à nu, dévoilé
« Par ton Dieu tout-puissant qui nous est révélé,
« Soudain remplit nos cœurs d'une tristesse immense !
« Puisse nous, dirent-ils, compter sur sa clémence
« Et, dignes désormais de marcher sous sa loi,
« Au supplice, au besoin, nous irions avec toi ! »
Et Victor animé d'une émotion sainte,
Du transport de sa joie emplissant cette enceinte,

Entonna l'hosanna que redirent en chœur
Les trois païens épris d'une nouvelle ardeur...
Le profond repentir éloigne l'anathème.
Mais il faut au chétien les ondes du baptême,
Et Victor, devant Dieu, recevant leur serment,
Sur leur front répandit l'auguste sacrement...
Alors, du haut des cieux, les célestes phalanges,
Le concert des élus, l'immense chœur des anges,
Comme un écho lointain, infini, solennel,
Acclamèrent trois fois le nom de l'Eternel!...





CHANT III

La table du festin impérial, sur laquelle trône l'effigie de Jupiter, est dressée, au bord de mer, sur un coin du parvis du temple de Diane. Les courtisans et les prêtres païens multiplient les plaisirs pour Maximien. Cent vierges folles complètent cette fête. Au moment où l'orgie atteint son maximum et à l'heure précise où le Christ apparaît à Victor, dans sa prison, un vent impétueux ravage le festin et renverse l'idole.

Du festin de César la foule des convives
Festoyait. L'air vibrait de paroles lascives.
La pourpre au sein des fleurs étalait ses lambeaux ;
Cent esclaves muets promenaient des flambeaux.
Le vin coulait à flots dans les coupes profondes.
Le bruit se confondait avec celui des ondes
Dont la mouvante mer caressait le rempart
Sur lequel se dressait la table de César.
L'ivresse, dans les yeux, s'annonçait imminente
Et l'orgie atteignait sa note dominante.
Maximien rayonnait. Ses dignes courtisans
Multipliaient pour lui les attraits séduisants.
Ils savaient bien qu'au fond de ce cœur despotique
Bouillonnaient les élans d'une ardeur impudique,
Et que, pour prévenir ses lubriques désirs,
Il fallait faire appel à l'excès des plaisirs.

Et l'immoralité vomissait sa tempête !
Toutes les voluptés grouillaient dans cette fête ;
Et pour en consacrer l'affreux *delirium*
Jupiter présidait ce pandemonium !
Labyrinthe d'horreurs à confondre Ariane!...
Près de là se dressait le temple de Diane
Où les prêtres païens, amateurs des festins,
Préparaient pour César des plaisirs clandestins...
Soudain la porte s'ouvre, et sous la nef du temple
Un spectacle nouveau que la foule contemple
S'offre aux regards surpris des spectateurs émus.
Cent vierges, la poitrine et les seins demi-nus,
Surgissent par flocons, par grappes successives
Excitant les ardeurs par des poses lascives
Et, sur un double rang alignant leurs appas,
S'avancent lentement en cadencant le pas.
O monstruosité des âges impudiques
Où la douce innocence aux grâces angéliques,
Par la perversité des hommes et des dieux,
Devenait l'instrument de plaisirs odieux !
Où Vénus de sa flamme enveloppant le monde
L'étouffait palpitant dans une ivresse immonde!...
O Christ, ô Rédempteur, Expiateur divin !
L'auguste sang d'un Dieu peut-il couler en vain ?
Eh quoi ! l'Agneau sans tache, adorable victime,
Du sommet de la Croix n'aurait maudit le crime
Que pour le voir surgir plus effroyable encor?...
Non ! non!..., à ces horreurs l'exemple d'un Victor
Et l'expiation de la Victime auguste
Opposent le rempart immuable du Juste !

Soufflez, vents infernaux, tempêtes des enfers ;
Dans un dernier effort faites vibrer les airs !
Mais les relents impurs dont vous souillez les âmes
Ne sont plus que l'éclair étique de ces flammes
Qui, mourantes, avant de s'éteindre à jamais,
Dans leur suprême éclat atteignent aux sommets !
Soudain l'essaim volage entonna des paroles
Bien dignes de César et de ces vierges folles.
L'hymne avec les plaisirs exalta les grandeurs,
Et la foule applaudit par d'immenses clameurs !
Ce chant, comme un signal, déchaîna la licence,
Tandis que Jupiter présidait en silence.
C'était l'heure où le Christ, au sein des rayons d'or,
Dans son étroit cachot extasiait Victor.....
On dit qu'au même instant où, dans le réduit sombre,
L'Eternel de rayons inonda la pénombre,
Pour bénir le martyr et flétrir l'attentat,
Un frisson secoua l'ignoble potentat !...
Puis un souffle de feu, comme l'éclair qui passe,
Brusquement s'abattit du sommet de l'espace,
Ravageant le festin, épouvantant l'éther,
Et, de son piédestal arrachant Jupiter,
Sur le sol en brisa l'infernale effigie
Dans l'épouvantement qui clôtura l'orgie !.....
Et ce souffle irrité qui traversa ce lieu,
C'était l'Esprit terrible et courroucé de Dieu.





CHANT IV

Le soleil avait fait la moitié de sa course que Maximien dormait encore ; mais d'un somme troublé. Un rêve qui l'irrite l'éveille brusquement. Il se lève ; il appelle, et il apprend, par les courtisans accourus, que les gardiens de Victor se sont, dans la nuit, convertis au christianisme. Son irritation contenue ; sa résolution de sévir sous le masque de la seule justice. Il ordonne la nouvelle comparution du prisonnier à son suprême tribunal.

L'astre qui, le matin, des rives inconnues
Surgit majestueux, en embrasant les nues,
Dans la limpidité des cieux immaculés
Atteignait du zénith les confins reculés.
Déjà l'ardent midi succédait à l'aurore
Et César au sommeil s'abandonnait encore.
Mais son sommeil troublé par mille émotions
L'emplissait de terreur et d'agitations.
Tantôt il croyait voir la légion Thébaine
Immoler sous ses yeux sa cohorte romaine ;
Tantôt Rome elle-même, émue enfin d'horreur,
Au tribunal du peuple entraînait l'empereur,
Et d'un fougueux élan la fureur plébéienne
Qui change un capitolé en roche Tarpéienne,
Du sommet du pouvoir et du ciel olympien
Ebranlait, arrachait, renversait Maximien.

Puis il lui sembla voir assis au rang suprême
Victor lui-même ayant au front le diadème ;
Et ce dernier spectacle, écartant son sommeil,
Provoqua brusquement sa rage et son réveil.
Il se dresse, il appelle, et, l'œil farouche et sombre,
Du lit impérial il quitte la pénombre ;
Et le bruit de sa voix, secouant le palais,
Fait accourir tremblants courtisans et valets.
Mais lorsque du jeune homme il apprend l'héroïsme
Et son triple succès contre le paganisme,
Quand on lui dit enfin que les trois gardiens
Ont reçu dans la nuit le signe des chrétiens,
Et que, tout rayonnants de leur nouveau baptême,
Ils bravent de César la foudre et l'anathème,
Alors sa rage éclate et le fier potentat
Décide incontinent son quadruple attentat....
Malheur à toi, Victor, héroïque victime !
L'arsenal des tourments où domine le crime
Se prépare à verser de sa gueule de fer
Sur ton cœur de héros tous les tisons d'enfer !
La haine, en ce moment se liguant à la rage,
Déchaîne contre toi son monstrueux orage
Et, caché sous les traits de l'empereur romain,
Satan rit de te voir pantelant sous sa main.
O sinistres accents de la rage infernale,
Où le rite sacré se change en saturnale,
Où la vile bassesse à des airs de grandeur
Joint la corruption hypocrite du cœur,
Et sait placer parfois dans la parole humaine
Comme un éclat pompeux de grandeur souveraine !

Maximien d'un air grave et superbe à la fois
Donnant l'accent outré mais intègre à sa voix,
Et feignant de défendre et Jupiter et Rome,
Veut qu'à son tribunal on traîne le jeune homme,
Afin, dit-il, que libre et choisissant son sort,
Lui-même se rétracte ou se livre à la mort.





CHANT V

Victor, par la prière, instruisait ses gardiens. Il entonne soudain un cantique à la croix, que ces derniers répètent. Brusquement la prison est envahie par une multitude de soldats avinés, qui enfoncent la porte et traînent brutalement les chrétiens sur la place publique. Admirable conduite de Victor qui donne à ses disciples l'exemple de la douceur et de la résignation. Son généreux dédain pour les biens de ce monde.

Cependant absorbé dans sa prière ardente
Victor, dans son cachot, oubliait la tourmente
Et dans l'obscurité de ce lugubre lieu
Instruisait en priant ses trois frères en Dieu.
Soudain, comme animé d'inspiration sainte,
D'une hymne prophétique il fait vibrer l'enceinte,
Et ses trois compagnons attentifs à sa voix
Répètent avec lui ce cantique à la croix :

« O Croix, rédemptrice du monde,
Antique opprobre des humains,
Qu'un Dieu, dans sa bonté profonde,
Change en étoile des chemins !
Salut à ta lumière ardente !
Salut à ta flamme immanente

Qui darde ses divins rayons
Et qui, du sein de la tempête,
Fait surgir la voix du prophète,
Fécondatrice des sillons ! »

« Sur ton bois fait de flétrissure
Jadis le crime agonisait,
Et ton infâme meurtrissure
Sans nul espoir martyrisait.
C'était le carcan misérable,
C'était le gibet exécration
Qui jetait sa proie aux enfers
Et qui, revêtu d'infamie,
N'avait que la mort pour amie
Ou la prison avec ses fers ! »

« Cieux, admirez ! Tressaille, ô Terre !
Peuples, Césars et Nations,
Soleil, ténèbres et tonnerre,
Clamez vos stupéfactions !
Celui que l'univers contemple,
Celui qu'adore le saint temple,
Celui qu'on nomme l'Eternel,
Dans un élan d'amour suprême
Choisit l'arbre infamant lui-même
Pour y clouer l'Emmanuel ! »

« Et le monde en frémit d'extase,
Et l'air en frissonne d'émoi,
Et le vieux crime, sur sa base,
Croule dans un stupide effroi !...

Et le serpent, reptile immonde,
Qui fut le corrupteur du monde
Et son sinistre souverain,
Epris d'une terreur muette,
Sent craquer les os de sa tête
Sous ce puissant marteau d'airain ! »

« Et le gibet du misérable,
Objet de honte, objet d'horreur,
Au contact du sang adorable
Deviend l'emblème de l'honneur !
Déjà, dans les heures lointaines,
Brisant les entraves hautaines
Des peuples lâches et des rois,
Son feu pénètre au cœur de l'homme
Et le front superbe de Rome
Brille des rayons de la Croix ! »

« Et tout l'Olympe chimérique,
Dans un cataclysme effrayant,
S'effondre avec son clan lubrique
Et son cortège humiliant !
Le ciel reprend sa forme auguste,
La terre, en acclamant le Juste,
Dépouille sa vieille toison
Et le puissant essor du Verbe,
Comme la faux tranchant la gerbe,
Sape l'ivraie et le poison ! »

« Salut, signe de délivrance !
Arbre de paix, salut à toi !
Emblème unique d'espérance,
Auguste moteur de la Foi,
Tandis que parmi les ténèbres
Ton pied touche aux chaos funèbres,
Ton front s'élançe dans l'azur
Et dans l'éther vibrant qu'il dore
Fait jaillir la nouvelle aurore
Sous un ciel rayonnant et pur ! »

« Que le monde entier s'humilie
A tes pieds, gibet rédempteur !
Que tout se courbe et que tout plie
Dans un élan adorateur !
Celui qui de ce bois infâme
Fit le viatique de l'âme
Et le futur sceptre des rois,
En échange de son martyre,
Ce père auguste ne désire
Qu'un ardent amour pour sa croix ! »

Ainsi chantait Victor dans l'essor de la flamme
Dont l'amour de la croix faisait vibrer son âme,
Et Longin, Félicien, Alexandre, à la fois,
Electrisés par lui, glorifiaient la croix....
Soudain vers le cachot s'avance une cohorte
De soldats avinés qui culbutent la porte,
L'ébranlent dans ses gonds, la mettent en lambeaux.
Tels des loups affamés et flairant les tombeaux,

Des griffes et des dents entament les murailles,
Pour plus tôt assouvir la faim de leurs entrailles,
Tels de l'affreux tyran les odieux valets,
Bourreaux à la prison, courtisans au palais,
Dans l'inferral élan que leur rage déchaîne
De l'étroite prison brisent l'énorme chaîne,
Et se précipitant sur les martyrs surpris,
Tels des démons de rage et de délire épris,
Sous des brutalités que leur ivresse explique
Les traînent lâchement sur la place publique.
O Christ, ô Rédempteur, de quel puissant amour,
Grave, triste, fougueux, résigné tour à tour,
Dois-tu barder les cœurs qui brûlent de ta flamme,
Qui leur fait supporter ainsi l'outrage infâme,
Infusant dans leur être un élément nouveau,
Qui transforme un lion en un paisible agneau !
Victor, calmant l'essor de sa nature humaine
Que révoltait l'injure unie à tant de haine,
Acceptant pour son Dieu l'outrage humiliant,
Sur la place publique arrive en souriant.
Le Forum où déjà grouillait la foule vile,
Rectangle spacieux et dominant la ville,
Offrait de sa hauteur le tableau sans pareil
De la mer scintillante aux rayons du soleil,
Dont l'onde caressant la base des collines
Saturait les sommets de ses senteurs marines.
Au-dessous se groupait, au flanc du mamelon,
La cité, comme un phare éclairant le vallon.
Puis dans un long réseau de collines nombreuses
S'étendaient, vers le nord, des forêts ténébreuses

Dont le sombre tapis déchiré par lambeaux
Découvrait le front nu des arides coteaux.
Là-bas, sous les remparts, creusé dans le roc même,
S'ouvrait le petit port abritant la trirème :
C'est là qu'également la barque des pêcheurs
Dormait, les jours d'orage ou de fortes chaleurs.
Le temple de Diane élevait son portique
Sur l'étage au-dessous de la place publique,
Et de la mer profonde en côtoyant le bord
Son sentier brusquement dévalait vers le port.
Dans ce cadre enchanteur que rehaussait encore
L'éclat d'un ciel d'été que la lumière dore,
Le spectacle était beau, grandiose, imposant,
Et donnait à la vie un attrait séduisant.
Etre jeune, avoir l'âme encor pleine de rêves,
Aimer les rayons d'or qui glissent sur les grèves,
Sentir bondir son cœur à l'aspect d'un beau jour,
Aspirer avec joie au chaste et pur amour
Dans le frémissement des feuilles renaissantes,
Et renoncer soudain à ces choses charmantes
Pour une mort précoce au milieu des tourments,
Sous le faix odieux d'injustes châtements,
C'est le noble apanage et la marque suprême
Des cœurs en qui la foi met la bravoure extrême !
Au grandiose aspect de cette vision
Victor, loin d'éprouver une hésitation,
Devant l'éclat pompeux de ce coin de nature,
Dans ce panorama qu'encadrait la verdure,
Sous ce ruissellement continu du soleil,
Dans l'azur transparent de ce ciel sans pareil,

Couvrant d'un saint mépris les choses de la terre,
— Tel un prêtre absorbé dans son saint ministère —
Hanté du seul désir de mourir pour son Dieu,
Victor à ces splendeurs dit un suprême adieu
Et, désormais plongé dans son divin délire,
N'eut plus pour l'univers qu'un dédaigneux sourire !





CHANT VI

Maximien, l'air calme, mais obsédé de pensées de vengeance, attend sous le dais impérial, dressé au milieu du forum, l'arrivée de Victor et de ses trois disciples. Il fait dresser sur son socle, devant lui, le buste réparé de Jupiter. Apparition de Victor devant l'empereur. Sa noble réponse aux ordres du potentat. Il renverse du pied sur le sol l'idole de pierre. Ordre de Maximien de lui couper le pied.

Au milieu du forum, sous un dais somptueux,
L'air superbe, trônait le despote onctueux.
Son front s'assombrissait d'une ride subtile,
Comme un frémissement onduleux de reptile,
Et sous son aspect calme on sentait, par moments,
Qu'il était obsédé de noirs ressentiments.
Le feu de la colère allumait sa paupière
Qui, malgré ses efforts, tremblait à la lumière.
Tel l'œil félin du tigre, au seul contact du jour,
Clignote, s'ensanglante et brille tour à tour.
A quelques pas de là, sur un socle de pierre,
De Jupiter tonnante l'image singulière,
Par l'ordre de César réparée au matin,
N'étaillait plus qu'un front piteusement hautain;
Mais César, que poussait une hypocrite rage,
Souriait à l'aspect de ce triste visage,

Dont, aux yeux des païens, la mutilation
Deviendrait pour Victor une aggravation.
Feignant donc de lui rendre un hommage suprême,
Il fait dresser l'idole en face de lui-même.
Tout à coup un frisson saisit l'impéreur.
Il vient d'apercevoir sur la place Victor
Qui, cerné des soldats et de la multitude,
S'avance rayonnant dans sa noble attitude.
Son front calme éclairé d'une étrange lueur
Inspire le respect bien plus que la fureur ;
Et César brusquement, dans sa haine sans trêve,
Croit revoir le Victor qu'il a vu dans son rêve!...
Cependant celui-ci que les soldats païens
Viennent de rendre libre en brisant ses liens
S'avance avec douceur vers ce maître du monde,
Et mettant à ses pieds sa loyauté profonde,
Fort de sa conscience et mû par sa vertu,
Dit en le saluant : « César, que me veux-tu ? »
— « Je veux obéissance ou punir un rebelle,
Dit le Maître, adoptant sa tactique nouvelle.
Quiconque outrage Rome en méprisant ses dieux
Est rebelle à César et devient factieux!... »
La foule s'était tue et c'est dans un silence
Que Victor, d'une voix pleine de déférence
Mais ferme toutefois, répondit à César :
« Auguste souverain, croirais-tu, par hasard,
Que le Dieu que j'adore, unique auteur de l'homme,
L'étant de l'univers, n'est pas le Dieu de Rome ?
Eh quoi ! Celui qui tient dans ses mains l'univers,
Qui du néant tira tous ces objets divers :

Ce soleil éclatant, ces étoiles sans nombre,
L'onde des océans, la nuit avec son ombre,
L'abîme des forêts, les plaines et les monts,
Les cumuli géants et les antres profonds ;
Qui fit naître les vents et surgir les tempêtes,
Qui créa la verdure et les fleurs pour les fêtes,
Qui fit les animaux, les monstres des déserts,
Le roi des océans avec celui des airs,
Qui d'un souffle anima la matière d'une âme
Comme il avait créé la lumière et la flamme,
Ce Dieu, ce Tout-puissant, ce maître des humains
Ne serait pas le Dieu de Rome et des Romains ?
Et saluer un Dieu que tout proclame, en somme,
Serait-ce s'affirmer rebelle aux lois de Rome ?... »
Le peuple émerveillé demeura attentif
Et semblait frissonner d'un hommage instinctif.
Mais César irrité lui coupa la parole,
Et lui montrant du doigt la ridicule idole :
« Voilà, dit-il, l'auteur du monde et de l'éther ;
L'Olympe et l'univers l'appellent Jupiter ;
Les dieux mêmes, émus de son divin visage,
Tremblent au seul aspect de son auguste image !
Est-ce à lui que tu rends hommage solennel ?...
Est-ce à ce dieu de Rome ?... » — « Il se nomme Eternel
Mon Dieu, reprit Victor, l'œil brusquement en flamme ;
C'est le Dieu que l'on sent palpiter dans son âme
Lorsque de la vertu qu'il vous inspire au cœur
En soi-même on ressent l'énergique douceur !
C'est en un mot le Dieu qui, pour sauver le monde,
Se fit homme et mourut dans le supplice immonde

Que provoqua l'erreur de l'univers païen ;
C'est enfin le seul Dieu qu'adore le chrétien ! »
— « Horreur ! par Jupiter, ce jeune homme blasphème !
Interrompt César, l'œil sombre et le front blême.
Quiconque des chrétiens ose arborer la foi
Est l'ennemi de Rome et rebelle à sa loi !
Et quiconque à César refuse obéissance
Doit subir les effets de ma toute-puissance ! »
— « Ecoute-moi, César, écoute, dit Victor
En bravant le regard du fier impérateur :
S'il faut, comme soldat de Rome et de l'empire,
Que je brave la mort, s'il te faut que j'expire,
Ordonne ! je suis prêt ! et nul de tes soldats
Ne volera plus vite au milieu des combats !
Mais, s'il faut pour César sacrifier mon âme,
S'il faut être parjure à ce Dieu qui m'enflamme,
S'il faut à ton idole enfin porter mes vœux,
Frappe ! car je refuse ! » — « Eh bien ! moi, je le veux !
J'ordonne, entends-tu bien ? dit l'altesse païenne,
Que, rétractant ici ta croyance chrétienne,
Aux pieds de Jupiter, comme expiation,
Tu formules tout haut ton adoration ! »
Alors, comme l'éclair que fait jaillir l'orage
Victor sentit soudain passer sur son visage
Le souffle injurieux de l'inferral affront
Dont cet acte eût de Dieu souillé l'auguste front,
Et cédant brusquement à sa sainte colère,
Couvrant de son mépris ce suppôt de Tibère,
Vers le masque imposteur de Jupiter tonnant
Plein d'indignation s'avance incontinent,

Et, mû du feu sacré, sans dire une parole,
Du pied avec dédain jette à terre l'idole !...
Un frisson d'épouvante, une immense clameur
Suivent ce trait d'audace en face l'empereur,
Et le peuple irrité qui de stupeur tressaille
Demande, en sa fureur, la mort pour représaille.
Cependant le tyran tranquillement s'assied
Et désignant Victor : « Qu'on lui coupe le pied ! »
Ordonne-t-il d'un air froidement implacable.
La mort prompte eût été pour l'imprudent coupable
Trop douce, et de César les sentiments haineux
La voulaient plus atroce, en leur essor hideux.
O courageux martyr ! O victime héroïque !
Confesseur glorieux du culte évangélique !
Roseau dont la foi vive aux efforts du géant
Oppose un cœur de brave et l'âme d'un titan !
Voici l'heure suprême et la minute ultime
Où la gloire en héros transforme la victime,
Où des hauteurs des cieux le Dieu que tu défends
Prépare des lauriers pour les fronts triomphants !...





CHANT VII

Les bourreaux s'emparent de Victor et l'un d'eux, lentement, lui coupe le pied, sans pouvoir, chez le martyr, provoquer une plainte. Indignation du peuple, qui demande la mort, pour finir le martyr. Maximien fait attacher Victor sur la meule d'un moulin situé au coin du forum. Le martyr est broyé ; mais, avant qu'il soit mort, il est livré, avec ses trois disciples, à la fureur des soldats, qui les traînent, sanglants, par les rues, et, à la nuit, les précipitent en bloc dans la mer.

Cependant les bourreaux empressés à commettre
L'odieux attentat ordonné par le maître,
Sur le noble martyr dès lors silencieux
S'étaient précipités d'un élan furieux ;
Et tandis que Victor, dans son divin délire,
L'air triomphant et fier, souriait au martyr,
L'un des valets, docile aux désirs de César,
Lentement mutilait la victime avec art !...
Le fer mordant la chair — inconscient complice —
Vingt fois de sa morsure aggravait le supplice ;
Vingt fois, dans son cynisme et son cœur de damné,
Le bourreau déchira le membre condamné,
Dans l'espoir d'arracher la plainte humiliante
Qu'attendait le tyran ! Mais, toujours souriante,
La face du martyr qui contemplait les cieux,
Semblait braver César, les hommes et les dieux !

Le sang qui jaillissait de l'horrible blessure,
Sur les mains des bourreaux, comme une flétrissure,
Imprimait une tache à l'aspect révoltant!...
Le peuple contemplait ce spectacle attristant,
Et soudain, par pitié pour le pauvre jeune homme,
Redemanda la mort au nom des lois de Rome.
Mais César méditait pour l'obstiné martyr
Un plan dont rien n'eût pu le faire départir,
Et pour leur rappeler leur atroce consigne,
Le tyran aux bourreaux ne fit qu'un simple signe.
Un antique moulin, à l'angle du forum,
Primitif monument d'un art sans décorum,
Sous son modeste auvent abritait une meule
Que lentement tournait une génisse seule.
Sous le poids de la roue épaisse le froment
Se réduisait bientôt en poudre entièrement;
Et du matin au soir la bête ruminante
Tournait pour la cité la meule gémissante.
C'est l'endroit que César, d'un geste impérieux,
Désigna brusquement aux bourreaux odieux.
L'air tranquille et serein de la noble victime
Rendait l'impérator plus cruel dans le crime,
Et d'un nouveau tourment de son invention
Le tyran présidait à l'exécution.
O monstruosité! Révoltant sacrilège!
O des droits d'un tyran ignoble privilège!
Ainsi, pour le plaisir de cet impérator,
La meule destinée à broyer les grains d'or
Dont le noble produit alimentait la ville,
Allait servir, horreur! à cette chose vile;

Au martyr hideux, à l'accomplissement
Du crime, elle, le noble et paisible instrument !
Ainsi du potentat l'orgueilleuse démente
Allait souiller la meule en frappant l'innocence !
O cité phocéenne ! O lâches citoyens !
Eh quoi ! rien ne vibrait dans vos cœurs de païens ?
Ne sentiez-vous donc pas l'ineffaçable injure
Dont le tyran sur vous crachait la flétrissure ?
Mais déjà les valets qu'anime la fureur
Ont compris les desseins du sinistre empereur,
Et, ligotant Victor sur la meule de pierre,
Plaisantent le martyr sur cette fin dernière !
Infâmes courtisans pétris d'abjection
Qui joignent la torture à la dérision !...
Cependant tout est prêt pour l'horrible supplice.
L'aiguillon s'ensanglante aux flancs de la génisse
Qui semble tout d'abord, par un sourd beuglement,
Exprimer son horreur et son effarement !...
Tout à coup elle cède, et la meule pesante,
Dans un bruit qui provoque un frisson d'épouvante,
S'anime, tourne, roule, et, pétrissant les chairs,
Du craquement des os fait retentir les airs !
Le sang soudain jaillit en une gerbe énorme
Et le corps du martyr semble un objet informe.
Brusquement, dans l'élan d'un plus pénible effort,
Peut-être ayant l'horreur de cette horrible mort,
L'engrenage moteur, indocile complice,
Gémit, casse, s'arrête et suspend le supplice !...
Et Victor, dont le front seul demeure épargné,
Semble encor souriant, sous son air résigné !

Alors, près du martyr, un chant se fait entendre,
Chant pieux..... Félicien, Longin, puis Alexandre,
Dans un essor vibrant de l'éclat de leur voix,
Ont en chœur entonné le cantique à la croix !...
La tourbe des bourreaux qu'excite l'œil du maître,
Tout absorbée ailleurs, les oubliait peut-être,
Et les nouveaux chrétiens disciples de Victor
Ont voulu s'affirmer au fier impérateur.
Quand la foi dans les cœurs a jeté sa semence,
Les spectacles sanglants, l'inférieure démence,
Loin d'en épouvanter l'essor impérieux,
N'en font que rehausser le désir glorieux !
Ce chant fut le signal des outrages ultimes.
Pêle-mêle on saisit les sublimes victimes,
Et tandis que César regagne le palais,
Certain d'être obéi cette fois des valets,
Dans un concert de cris, d'injures et de rage,
La tourbe des bourreaux consomme son outrage !
Dans la cité tremblante, au sein des carrefours,
Mûs d'un délire impie et qui s'accroît toujours,
Les soldats avinés, sur les dalles saillantes,
Traînent, poussent du pied les victimes sanglantes !
La foule des chrétiens plaignait les condamnés
Et maudissait tout bas ces suppôts des damnés
Qui, d'ordre du tyran, ayant toute licence,
Poussaient le crime abject jusques à l'indécence !
Enfin la nuit vint mettre un frein à ces horreurs
Et les quatre martyrs des ignobles fureurs,
Broyés, agonisants, râlant leur dernier râle,
Mais avant que la mort eût baisé leur front pâle,

En un monceau sanglant, sous un lien de fer,
Furent — lugubre bloc dont dut frémir la mer —
Du sommet des rochers qui se penchaient sur l'onde
Précipités enfin dans la vague profonde !..





CHANT VIII

.....
.....!!!

.....
.....
O Muse!... O d'un César révoltante action!...
Que le ciel..... Mais suspends ton indignation!...
Car ce qui du tyran fait honnir la mémoire
Met au front des martyrs l'auréole de gloire,
Et fait qu'aussi des cieux le portique divin
S'ouvre à Victor, Félix, Alexandre et Longin!.....
.....
.....





CHANT IX

Dans l'épaisseur des ténèbres de la nuit lugubre, un vieillard chrétien parcourt le rivage de la mer pour découvrir les restes des martyrs et leur donner la sépulture. Sa rencontre avec trois autres jeunes chrétiens. Découverte des dépouilles mortelles. Leur transport par les jeunes gens, conduits par le vieillard dans le souterrain naturel creusé dans le rocher, où elles sont religieusement enfouies par les pieux chrétiens.

On dit que cette nuit fut lugubrement sombre !...
Et que, vers le matin, à l'heure où la pénombre
S'épaissit sur la terre et s'éclaircit aux cieux,
Qu'hormis les flots tout est encor silencieux,
L'ange qui surveillait les dépouilles funèbres
Entendit sur la rive, au milieu des ténèbres,
Une voix de vieillard mêlée au bruit des flots
Qui s'exprimait ainsi, dans de mornes sanglots :
« Vous qui furtivement sur la rive fatale
Profitez, pour errer, de l'heure matinale,
Vous que l'aube surprend à son premier éveil,
Qui peut-être fuyez les rayons du soleil,
Que faites-vous ici ?... cette plage est maudite !...
Quel est donc le projet que votre âme médite ?...
Quel but poursuivez-vous ?... pourquoi trembler ainsi ?...
L'écho lugubre a dit : C'est ici ! c'est ici !...

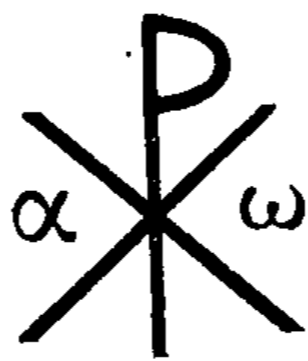
La vague, cette nuit, dans un bruit de tourmente
A cent fois répété ces mots pleins d'épouvante !...
Ah ! qui que vous soyez, redoutez le remords !...
Si le crime vous guide, allez loin de ces bords !...
La profanation n'est pas un privilège !...
Tremblez d'aller commettre un affreux sacrilège !...
Mais que vois-je, ô mon Dieu, flotter au gré de l'eau ?
Ciel !... N'accomplissez pas un outrage nouveau !
Arrêtez, ô mortels !... ces funèbres épaves
Sont de quatre martyrs les dépouilles suaves !...
Malheur à qui voudrait les souiller désormais !
Que le ciel et l'enfer le damnent à jamais !...
Mais quoi !... sur le rivage, à genoux sur la grève,
Je vous vois, ô mortels, comme dans un beau rêve,
Attirer près de vous en pleurant sur leur sort
Ces emblèmes sacrés de la plus belle mort !...
Seriez-vous des chrétiens unis par la prière ?... »
Trois jeunes gens surpris répondirent : « Oui, frère !
Oui, nous sommes chrétiens et nous avons au cœur
Le cruel souvenir d'un spectacle d'horreur ! »
— « Ah ! bénis soyez-vous ! reprit la voix sénile
Du Vieillard qui survint d'un pas lent et débile.
Oh ! oui, soyez bénis, ô vous, qui dans ces lieux
Venez pour rendre aux morts un hommage pieux !...
Moi-même je venais pour ce devoir suprême.
Secouant ma terreur et ma vieillesse extrême,
Depuis près du milieu de cette affreuse nuit
Je suis là parcourant le rivage sans bruit,
Pour guetter si les flots roulant dans les ténèbres
Ne rejetteraient pas les dépouilles funèbres.

Mais la nuit était sombre et mes yeux vainement
Interrogeaient des flots l'incessant mouvement.
Pourtant il me semblait, comme une forme vague,
Voir, par moments, monter au sommet de la vague
Quelque chose de lourd ballotté par les flots ;
Puis la mer, brusquement, dans un bruit de sanglots,
S'ouvrait, se refermait, replongeait dans l'abîme
L'objet qui provoquait ma convoitise intime.
Mais béni soit le ciel qui nous a réunis,
Qui vous fait les sauveurs de ces restes bénis !
Qu'eussé-je fait, tout seul ?... Un souffle peut m'abattre ! »
— « Rendons hommage au ciel puisque nous sommes quatre,
Noble et digne Vieillard, dit l'un des jeunes gens ;
Et si tes seuls efforts désormais impuissants
Ne peuvent du devoir remplir la tâche entière,
Nous qui rendons hommage à ta vaillance altière,
Epris de ton exemple et d'un devoir nouveau,
Nous nous chargerons seuls de ce noble fardeau ;
Car le labeur incombe à la seule jeunesse
Et le repos, Vieillard, est fait pour la vieillesse. »
— « O mes jeunes amis, soyez bénis des cieux,
Répliqua le Vieillard, des larmes dans les yeux.
Mais de la nuit déjà l'aurore renaissante
Baigne de sa clarté la face pâissante,
Et nous devons, enfants, à l'insu des païens,
Donner la sépulture à nos martyrs chrétiens.
Redoutons de César les ardeurs tyranniques
Et cachons aux mortels ces suprêmes reliques. »
Les trois jeunes chrétiens répondirent alors :
« O Vieillard, connais-tu, du moins, près de ces bords

Quelque enceinte secrète où ces précieux restes
Puissent dormir en paix, sous les faveurs célestes ? »
— « Suivez-moi, mes enfants », repartit le Vieillard.
Et sous le voile épais de l'humide brouillard
Que l'haleine des nuits épand sur la nature,
Pour donner aux martyrs la sainte sépulture,
Le cortège funèbre, ému, silencieux,
Sur les pas du Vieillard au cœur noble et pieux,
Tristement s'avança d'une allure tranquille
Dans le petit sentier qui contournait la ville.
Dans Phocée endormie et dominant les quais
On distinguait de là le faîte du palais,
Où, peut-être hanté des spectres des victimes
César veillait en proie à ses remords intimes !
Et tandis que le ciel ici versait à flots
Ses consolations au sein de doux sanglots
Là-bas peut-être, horreur ! sous la pourpre romaine
L'enfer grondait au fond d'une poitrine humaine !
En face la cité, dans le creux du vallon,
Sous un rocher gisant au pied d'un mamelon,
Un profond soupirail, œuvre de la nature,
Formait dans le granit une large ouverture.
Mais les fouillis épais d'un vivace églantier
Dont les rameaux touffus venaient jusqu'au sentier,
En en masquant l'entrée, étendaient leur tutelle
Tout autour des abords de cette citadelle.
C'est là que le Vieillard vint arrêter ses pas ;
Et, désignant l'endroit, en leur parlant tout bas,
Dit à ses compagnons ; « Voici le mausolée
Qu'au temps des grands chaos la terre désolée,

Sous l'effort des volcans et peut-être à dessein,
Créa pour recevoir un jour ce fardeau saint. »
Cet endroit que le port de son onde tranquille
Ou plutôt de son lit séparait de la ville,
Bien qu'assez fréquenté de tous les Phocéens,
Conservait son secret à l'égard des païens ;
Et nul n'aurait pensé que sous cette verdure
Bâillait d'un souterrain l'étonnante ouverture.
Cependant le Vieillard, aidé des jeunes gens,
S'était mis à tailler les ronces en tous sens,
Afin de se frayer au sein de ce feuillage,
Pour gagner l'ouverture, un modeste passage.
Bientôt, grâce à leurs soins à percer ce rempart,
Le trou béant enfin s'offrit à leur regard.....
L'aube s'accentuait sur les crêtes rustiques,
Quand des nobles martyrs les suprêmes reliques
A travers l'épaisseur de ces buissons nombreux
Arrivèrent enfin dans l'ancre ténébreux.
Désormais du caveau les souterrains arcanes
Loin d'elles retiendraient les regards des profanes,
Et du sombre tyran l'orgueil démesuré
Ne pourrait découvrir leur refuge assuré.
Ce penser qu'exprima le Vieillard vénérable
Paya de ces chrétiens le concours admirable ;
Et déposant enfin leur précieux fardeau,
S'empressèrent, dans l'ombre, à creuser un tombeau.
Dans le creux du rocher fouillant le sol aride,
De leurs mains, de leurs pieds, dans cette terre humide,
Les trois jeunes chrétiens luttant entre eux d'ardeur
Et fiers d'être employés à ce noble labeur,

Eurent bientôt, malgré l'épaisseur des ténèbres,
Creusé le lit profond des dépouilles funèbres.
Alors le bon Vieillard s'avança lentement,
Et, soulevant Victor religieusement,
Après avoir béni sa dépouille suprême,
Voulut dans le caveau le déposer lui-même.
Près du jeune martyr les trois autres chrétiens
Désormais de Victor éternels gardiens,
Furent à ses côtés rangés de telle sorte
Qu'ils semblaient lui former une fidèle escorte.
Alors, en murmurant les prières des morts,
On recouvrit la tombe, on nivela les bords,
Afin que désormais nulle main criminelle
Ne pût venir troubler cette paix solennelle !
Puis, ce devoir rempli, satisfait devant Dieu,
Le pieux quatuor quitta ce sombre lieu.....
Et lorsque dans le ciel la joyeuse alouette,
Pour redire au matin son divin chant de fête,
S'éleva matinale au milieu de l'azur,
Les restes des martyrs reposaient en lieu sûr !...



Marseille. — Imprimerie Marseillaise, rue Sainte, 39.



